

L'immigration Noire en Suisse

Le seul « Nègre » immigré que j'ai connu dans mon enfance était un petit garçon noir en plâtre !

Celui qui se trouvait à l'église de mon petit village gruyérien, à l'entrée de la crèche de Noël.

Chaque fois que l'on introduisait une petite pièce de monnaie dans la fente inesthétique qu'il avait sur le crâne, le petit Noir nous remerciait par un léger mouvement de la tête de bas en haut...

Tout le contenu de mon porte monnaie de gamin y passait : une fortune !



Dessin : Noël Tinguely

Les temps ont bien changé. Pour la plupart, le petit Noir qui faisait les délices des petits Blancs ont disparu de nos églises pour laisser place aux Noirs venus chercher chez nous une vie meilleure, fuyant la misère et les guerres sévissant dans leurs pays. Vous vous posez des questions à leur sujet : combien sont-ils en Suisse, quel accueil leur réservons-nous, quel genre de travail trouvent-ils sur place ?

Pour y répondre, nous nous sommes basés sur des livres et des articles récents *Être Noir Africain en Suisse*, de Cikuru Batumike, originaire du Congo et naturalisé suisse, livre paru aux éditions de l'Harmattan, *L'Immigration en Suisse* d'Étienne Piguet édité aux Presses internationales. Enfin plusieurs articles, spécialement ceux parus dans *Courrier international*. Nous recommandons spécialement l'excellent n° 885 où 5 pages sont consacrées à la Suisse vue par la presse étrangère : Les articles sont révélateurs et les caricatures qui les accompagnent, fort amusantes.

Les années 1970-1980 marquent un tournant de l'immigration. Jusqu'alors, les Noirs qui arrivaient en Suisse étaient des étudiants bénéficiant d'une bourse d'études de longue durée ou d'un stage de formation de courte durée. Ces bénéficiaires étaient surtout

issus de familles de notables ou proches des dirigeants politiques de leurs pays. Désormais, vu la misère croissante de leurs pays respectifs, vu des situations de guerres insoutenables, nombre d'Africains se voient contraints à l'exil. Et l'exil ne se vit pas comme des vacances au Club Med ! Ce n'est pas « l'immigration choisie » de Nicolas Sarkozy, mais un choix imposé si l'on veut vivre, voire survivre.

Bref retour en arrière

Les flux migratoires ont pris une ampleur record depuis 50 ans. De 1948 à 1962, les portes de la Suisse sont largement ouvertes à l'immigration : besoin de main d'œuvre ! De 1963 à 1973 xénophobie et tentative de plafonnement. 1974 : 2^e initiative de Schwarzenbach contre la population étrangère qui n'obtient que 33% de « oui ». De 1974 à 1984, fin de la première vague d'immigration. Enfin, deuxième vague d'immigration, de 1980 à 1992. Face à ces afflux qui touchent toute l'Europe s'ouvrent alors une remise en question et la recherche d'une nouvelle politique.

Situation actuelle

Au début de ce siècle, la population totale de la Suisse est de 7 180 400 hab. Les Suisses représentent

5 721 307 hab., soit 80%. Les étrangers, 1 320 374, soit 18%. Les réfugiés sont au nombre de 138 200, soit 2% du total. Pas de quoi pousser des cris d'orfraie ! « *Bien qu'en augmentation le nombre des Noirs africains en Suisse reste très minime, voire insignifiant par rapport au potentiel et au mouvement migratoire en Afrique même [...]. 130 millions d'êtres humains - soit 2% de la population de la planète - vivent éloignés de leur lieu de naissance. Les pays pauvres accueillent une large majorité d'entre eux. Tandis que l'Europe et l'Amérique du Nord en abritent chacune près de 15 millions, l'Afrique en compte 35 millions, rien qu'au sud du Sahara* », écrit Cikuru Batumike, se référant au dictionnaire de l'Économie. À la lecture de ces chiffres, il est temps de réfléchir sereinement aux paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament qui accordent une place prioritaire à l'accueil de l'étranger et insistent pour que nous les traitions avec humanité à l'exemple de Dieu : « *Dieu aime l'émigré* » nous dit le Deutéronome (10. 18-19) Tout au long des pages de la Bible, le respect des droits de l'étranger est un thème récurrent. Il est grand temps de ne pas nous laisser séduire par les sirènes de la xénophobie !

En conclusion

Il est vrai qu'il ne faut pas faire de l'angélisme. Les émeutes qui ont eu lieu dans les grandes banlieues parisiennes sont absolument inacceptables et totalement condamnables. De même que le meurtre gratuit perpétré en Suisse par 3 Croates sur la personne d'un jeune étudiant tessinois, pendant les fêtes de Carnaval. Elles doivent aussi susciter une réflexion sérieuse et ne pas tourner en des discussions polémiques, passionnelles et « inargumentées ». Elles donnent malheureusement du grain à moudre aux xénophobes. Mais les événements graves survenus en France doi-

vent être replacés dans leur contexte : la Suisse n'est pas la France. Nous n'avons pas créé des ghettos où les étrangers sont parqués. Nous ne les avons pas logés dans des hôtels menaçant ruine. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de visiter des amis haïtiens habitant à Clichy-sous-Bois, à Chevilly, à La Courneuve, à la Seine-Saint-Denis, etc. J'en suis chaque fois revenu profondément choqué devant les conditions de vie des gens de ces quartiers. Il faut aussi reconnaître que les Noirs sont les premières victimes d'une petite minorité de meneurs et d'excités de leurs congénères prêts à toutes les violences. J'ai rencontré sur-

tout une très grande majorité de Noirs qui ne demandent qu'à travailler dans la dignité et la paix. Terminons par une réflexion sur notre hymne national que l'on chante à gorges déployées à la fin de nos banquets politiques : « *Sur nos monts quand le soleil annonce un brillant réveil* » Réveil brillant, mais pas pour tout le monde, tant que, au bas de nos monts, traîne un brouillard de marginalisation, d'exclusion et de xénophobie. La Suisse, terre d'asile, c'est bien. La Suisse, terre d'amitié, ce serait tellement mieux ! ●

Noël Tinguely

Lucien Fabre itinérant du fleuve

Le P. Lucien nous envoie ce message qu'il a écrit, assis dans sa pirogue, au retour d'une visite d'école.
Je ne sais si vous avez déjà fait des kilomètres en pirogue, à ras de l'eau, sous un soleil de plomb.
Pour écrire dans ces conditions, il faut aimer ! Et il faut le faire !
Nous vous laissons découvrir ce voyage au pays des Pygmées. Les Pygmées et les missionnaires ne font pas la une des journaux et ne passent pas en boucle au téléton, mais ils existent !
Le témoignage du P. Lucien est là pour nous le rappeler. Merci, Lucien !

Depuis que j'ai répondu à « *l'appel de la forêt* » au Nord Congo, dans la région de la Likouala, aussi vaste que la Suisse, je découvre un visage de la Mission bien différent de celui des paroisses ou encore du centre d'apprentissage que j'avais laissé à Dolisie. C'est tout d'abord une nature à l'état originel qui m'accompagne jour après jour, le plus souvent en pirogue, mais quelquefois à pied, à vélo, à moto ou en véhicule selon les occasions qui se présentent.

Ces longs périples sur le fleuve ou les rivières me permettent



Le P. Lucien Fabre, en compagnie d'un chef de village pygmée.

de me centrer à nouveau sur l'essentiel, de méditer, de prier ou, comme en ce moment, de penser aux parents et amis bien loin en distance, mais si près du cœur. Ces voyages d'une semaine à un mois ont, bien sûr, un but : rencontrer les Pygmées de la Likouala, identifier leurs besoins, leurs attentes et faire ensemble ce qu'il est possible d'entreprendre pour participer à la construction d'un monde meilleur, plus juste, plus fraternel !

Si les Sœurs présentes ici depuis de nombreuses années ont essentiellement mis l'accent sur la santé, je me suis orienté

vers l'éducation.

Au départ, j'étais vraiment choqué lorsque je voyais de quelle manière les Pygmées étaient considérés par les autres : comme des sous-hommes, comme des bêtes de somme payés en « bâtons » de cigarettes ou en vin de palme, n'ayant aucun droit, ne bénéficiant d'aucun service étatique (dispensaires, écoles, etc.), n'ayant aucun acte de naissance ou carte d'identité...

Et pourtant, selon les études sociologiques établies par les 7 sociétés forestières de la région, ils sont environ 45000 à habiter cette grande forêt qui leur « appartient » mais dont ils sont dépossédés jour après jour. Ces mêmes sociétés, entraînées dans une logique effrénée du profit, préfèrent « traiter » avec des ministres en costume-cravate plutôt qu'avec les Pygmées, véritables gardiens de cette forêt du Bassin du Congo, deuxième poumon de notre planète après la forêt amazonienne !

Il faut relever le nombre croissant d'ONG locales qui naissent pour se remplir les poches sur le dos des Pygmées avec de beaux projets sur le papier mais sur le terrain : zéro. C'est donc à la demande de René, un chef de village Pygmée, fatigué par les études sociologiques qui ne changent rien à leur condition de marginalisés, que j'ai fait le nécessaire pour trouver un enseignant, à condition que l'école soit construite par la population elle-même. Le rêve de René est que ses enfants puissent un jour regarder les autres Bantous, non plus en baissant les yeux par soumission, mais « *miso na miso* », c'est-à-dire « *les yeux dans les yeux* ». Le défi était partagé et ensemble nous l'avons relevé : les Pygmées ont construit leur école et je leur ai trouvé un enseignant. C'était en octobre 2006.

À la rentrée 2007-2008, 9 écoles ont été créées. La méthode utilisée (observer – réfléchir – Agir) a été élaborée au Cameroun voisin par les Frères des Écoles chrétiennes.

Venant, formateur lui-même et Pygmée Baka, nous a été envoyé en août dernier pour former 14 animateurs. Grâce à l'appui de l'UNICEF, chaque enfant bénéficie d'une ardoise, de la craie et des livres. Mon principal souci reste de trouver des indemnités pour les enseignants, soit l'équivalent de 1000 francs suisses par an et par animateur, complément à la participation des parents. Ces derniers font pourtant des efforts pour trouver soit du miel, du poisson ou du gibier pour subvenir aux besoins de l'enseignant...

Les seuls à pouvoir faire quelque chose seraient les forestiers. Même si leur logique n'est pas humanitaire, j'ai eu l'accord de 2 sociétés forestières pour la prise en charge de 3 animateurs. Avec l'une d'elles qui demandait l'appui de l'Église pour la formation professionnelle de jeunes, je me suis engagé à piloter le projet en m'appuyant sur une dizaine de jeunes formés à Dolisie ainsi que sur Fidèle, un dynamique menuisier que le P. Georges-Henri Rey m'a envoyé du Cameroun. Ainsi depuis octobre 187 jeunes du Nord Congo bénéficient d'une formation professionnelle en mécanique, menuiserie, agriculture, grâce à des jeunes Congolais du sud qui ont effectué près de 1400 km pour encadrer « leurs frères ».

Après les guerres civiles qui ont ensanglanté le pays, c'est un bel exemple d'unité nationale qui contredit tous ceux qui pensaient que le tribalisme en était la principale cause. ●

Lucien Fabre



PSM, France

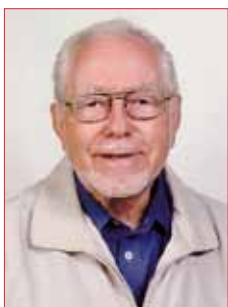
Père Amédée Nendaz



M. Robert

Riche parcours que le sien. Dès ses études terminées, il est affecté à Madagascar, après 1 an de professorat au petit séminaire d'Alex dans la Drôme (France), il s'embarque pour l'île de Madagascar où il séjourne de 1961 à 1981.

Rentré en Suisse en 1981 pour cause de maladie, il ne retournera plus sur la Grande Île, sur conseils express des médecins. Après un temps de repos, il se met au service du diocèse de Sion, comme auxiliaire à la paroisse St-Guérin en 1982. En 1988, il rejoint le canton de Vaud : membre actif dans le 1^{er} Comité romand de la « pastorale en monde du travail » (PMT www.pmt-romande.com) et, en même temps, aumônier de la prison du Bois-Mermet ; puis « curé solidaire » dans les hauts de Lausanne. C'est bien connu : un missionnaire ne prend pas de retraite, même quand son âge et sa santé le justifieraient. Quand, en plus, on a été aumônier du monde du travail... ! Un message tout récent du Père Amédée nous en donne un instructif témoignage.



C'est dans le Département de la pastorale de la santé que je suis engagé depuis la fin de mon mandat

à l'aumônerie œcuménique des prisons vaudoises, ainsi que dans les paroisses des hauts de Lausanne, Saint-Esprit et Saint-André, en 2002. La 'pastorale des milieux de la santé', c'est la nouvelle organisation catholique vaudoise qui coordonne les aumôneries des hôpitaux et des établissements médico-sociaux du canton de Vaud. Ma tâche consiste à être présent dans l'un ou l'autre des EMS de

la région de Morges (il y en a huit) chaque jour ouvrable de la semaine, du lundi au vendredi.

Une fois par semaine environ, je célèbre la messe dans l'un de ces EMS, les autres jours, je passe mon temps à rendre visite individuellement aux personnes âgées résidant dans ces établissements. Comme nous sommes dans un canton de tradition protestante, les aumôniers des Églises réformées font la même chose. Cela suppose un travail permanent de coordination et de révision entre tous les intervenants de cette aumônerie œcuménique que nous formons dans la région.

C'est ainsi que, depuis quatre ans déjà, je me fais la main à rencontrer des personnes dites « âgées », mais qui sont souvent alertes d'esprit et fortes dans leur foi et leur croyance, malgré toutes les infirmités qui les accablent. Depuis que j'ai quitté l'aumônerie œcuménique des prisons en 1999, j'ai dû réapprendre l'art de la conversation pastorale dans ce monde des « vieux », dont je me suis vite rendu compte que je fais bel et bien partie, malgré mes 74 ans.

Grâce à ces gens, j'ai pris conscience avec joie du vieux prêtre missionnaire que je suis devenu, et combien il est important, quels que soient l'âge ou la mission pastorale où l'on est, de savoir aimer les gens. Aimer les gens : c'est le tout de la pastorale et de l'activité missionnaire, jusque dans la vieillesse. Autrefois, c'était : malgache avec les malgaches, puis prisonnier avec les prisonniers ; maintenant, c'est vieux avec les vieilles et les vieux, de quelques années à peine mes aînés. C'est la spiritualité de François Libermann, notre fondateur, qu'on a souvent bien du mal à mettre en pratique, même quand on veut être un professionnel de la mission.

Dans les EMS, nous avons beaucoup de contacts, aussi pastoraux que possible, avec le personnel, infirmières, animatrices, ainsi qu'avec la direction et les

politiques du Département de la santé. Chaque établissement est une véritable entreprise où se vivent au quotidien tous les soucis du monde du travail, des employés et des employeurs : choix et qualification du personnel, niveau des salaires, conditions de travail, viabilité financière de la maison. Comme dit un cantique connu : « Une vigne à vendanger, un grand champ à moissonner », tel est notre monde d'aujourd'hui, toujours en attente d'une vraie Bonne Nouvelle. ●

Amédée Nendaz

Nos amis défunts

*Nous recommandons
aux prières
de nos lecteurs,
nos amis
et
bienfaiteurs défunts,
particulièrement :*

Domdidier :

Abbé Joseph Boschung.

Fully :

M^{me} Agnès Arlettaz-Roduit.

Héremence :

Mr Cyrille Sierro.

La Pelouse :

Soeur Myriam.

La Rassz-Evionnaz :

Mr André Vaudan.

St-Gingolph :

M^{me} Solange Hominal.

St Maurice :

Sr Rose Baumgartner.

Sierre :

Mr Georges David.

Sion :

Sr Germaine Cajoux.